

Notes de lecture et parutions

Sandu FRUNZA, *Dumnezeu si Holocaustul la Elie Wiesel : o etica a responsabilitatii* (Dieu et le Holocauste : une éthique de la responsabilité), Bucarest, Contemporanul, 2010, 190 p.

Our aim is to present the Romanian-language book by Prof. Sandu Frunză, Babeş-Bolyai University, Cluj, Romania, *Dumnezeu și Holocaustul la Elie Wiesel : o etică a responsabilității*. The author proposes an ethical, philosophical and theological approach to Elie Wiesel's perspective, as it appears in his book "The night" and other works. Elie Wiesel, a Holocaust survivor, asks: Is it possible to believe in God after the Holocaust? Other Jewish philosophers, such as Emil Fackenheim, asked the same question. According to Elie Wiesel a Jewish theology of the Holocaust does not exist because a general Jewish theology does not exist: the Jewish concept is to explain God's commandments to man, and not to inquire after God's will. Some philosophers and theologians believe that God died in the Holocaust, at Auschwitz. Elie Wiesel, however, explains the importance of faith: to keep the memory, to fight indifference, to be responsible, to maintain the community.

One of Wiesel's ideas analyzed by Frunză is that of indifference – that God preferred not to mix in, and to allow men to act freely, in this case resulting in the victory of evil. But why did God choose this attitude? Elie Wiesel believes that indifference is as much a crime as the crime itself. Not to react to save the victims of a crime is itself a crime. The indifferent person is irresponsible. Elie Wiesel believes that the opposite of love is not hate, but indifference. Indifference is also the opposite of culture, of faith, and of morality.

Sandu Frunză analyses several aspects of the problem of absolute evil in Elie Wiesel's works. In normal life, death has some purpose or meaning; in the Holocaust death had no meaning – the idea was to destroy the Jewish people. But a crime of such proportion was not a problem for the Jewish people only, but also for the entire world. This was an event of absolute evil.

Sandu Frunză also speaks of Elie Wiesel's idea that forgetting the mass murder is also a crime – killing the victims a second time. To prevent this additional crime it is important to recount the story of the mass murder and of the victims. A true forgiveness does not exist. The victims must be preserved in memory. The survivors are obligated to present their testimonies; this is an ethical responsibility. For the Jewish people memory is not only an ideal, a form of existence. Wiesel uses the example of Cain's attitude toward God after he had killed Abel. If the victims are remembered they remain among us, and continue to live together with us. The genocide against the Jews obliges us to rethink the human condition and the crisis of Western civilization.

Through memory it is possible to build the hope of salvation. The combination of memory, testimony and responsibility is the foundation upon which Wiesel builds his work. While not proposing a philosophical system, Sandu Frunză concludes that Elie Wiesel draws some general lines for an ethics of responsibility, based on Jewish religious thought together with Western secular philosophy. In addition, he says that Elie Wiesel is the Socrates of the post-Holocaust world.

According to Wiesel, Judaism is a religion of life. Evidence for this idea is the

cessation of sacrifice of Isaac by Abraham. Had Abraham sacrificed Isaac, the Jewish people would not exist. God did not want to destroy his people. For this reason the destruction of the Jewish people in the Holocaust ceased before their total destruction. However, the question of the presence of God in the Holocaust remains open. In order to present the idea of the death of God during the Holocaust, Sandu Frunzã quotes a fragment from the book "The Night", in which two adults and a child were being killed by hanging in the concentration camp. One of the prisoners asks: "Where is He (God)? He is hanging over there, on the gallows!" referring to the murdered child. Does Elie Wiesel agree with this point of view? To prove that he does, Frunzã quotes his idea that a hidden, dark, cruel God, who created people in order to kill them on a sacrificial shrine, is preferable to a world without God. Frunzã also discusses the opposition of the two cities Sighet and Jerusalem in Wiesel's memory. Elie Wiesel lives in both, bringing of the former into the latter. Another example used by Sandu Frunzã is that of the child and the old man. Not only was Elie Wiesel's father murdered in the concentration camp, but his faith in God the Father was also killed. But Elie Wiesel reconsiders the relationship between man and God, as an ethics of responsibility whose purpose is to unite the men of the past and present and future. Sandu Frunzã's final conclusion is that Elie Wiesel believes that one should not remain indifferent but should actively pursue the ethics of responsibility in opposition to limitless evil.

This is a very important book within the Romanian intellectual framework. It may help Romanian-language readers

understand a special aspect of the Holocaust.

Lucian-Zeev HERSCOVICI
Docteur en histoire,
Bibliothécaire
Bibliothèque Nationale d'Israël

Hanna BOTA, *Ultimul canibal (Le dernier cannibale. Journal d'anthropologue)*, Cartea Romaneasca, 2011, 328 p.

Un regard d'anthropologue, une écriture sensible issue de la plume d'une poétesse et surtout une passion pour découvrir ce qui est caché aux yeux du scientifique qui privilégie et exalte la distance obligatoire qu'il faudrait gardé par rapport à tout objet de recherche. Voici le cœur de la démarche courageuse de Hanna BOTA, anthropologue qui s'est consacrée à la recherche des ressorts qui animent les mondes des indigènes de l'archipel de Vanuatu.

Elle réalise la géographie et la radiographie de ce monde à découvrir en convoquant, d'une part, les moyens de l'anthropologue, c'est-à-dire tout une littérature spécialisée et la pléiade des noms des classiques de l'anthropologie (Gilbert Durand, Marc Augé, Bronislaw Malinowski, Claude Lévi-Strauss, etc.) et, d'autre part, les moyens de l'écrivain, c'est-à-dire, toute sa force d'expression et de métaphorisation. « L'homme blanc dans la hutte », « la soirée tannaïse », « la maisonnette dans l'arbre », « les cannibales », « la soirée pacifique », « la matinée tannaïse », « et Gauguin... », « j'ai vu les saintes pierres », « une

journée de travail », « les poux et les blessures », « le retour », « les marécages de l'esprit du mal » sont des titres qui illustrent l'équilibre que l'auteure a trouvé entre les deux regards assez divergents pour la science dans son acception aristotélique : celui de la chercheuse et celui de la poétesse.

Hanna BOTA emprunte le chemin classique et caractéristique de l'anthropologue : elle rejoint une communauté d'aborigènes, mais elle se rend compte depuis le début que l'idée de garder un regard « innocent », d'être tout simplement « un témoin innocent » du vécu de cette communauté de Vanuatu est illusoire. L'idéal d'objectivité et de distanciation de l'objet de recherche devient caduc face à la réalité complexe du terrain. Dès le premier chapitre, Hanna BOTA se positionne ; le syntagme « l'homme blanc » suggère une rupture culturelle, un présupposé qui enferme les catégories du chercheur qui est déjà prisonnier à un paradigme ou, au sens le plus large, à un monde. Sa démarche témoigne que toute objectivation est possible et plausible à travers l'interprétation. Finalement, l'objet de sa recherche, le paysage peuplé de Vanuatu, est rendu intelligible par un exercice herméneutique qui amène Hanna BOTA à *construire* pour *reconstruire* le sens de ce monde. Le titre du livre explique d'une manière implicite l'approche de l'auteure : le dernier cannibale est « l'étranger », « l'autre » qui, inéluctablement, s'approprie ce monde à sa façon, en l'interprétant, c'est-à-dire en le cannibalisant.

Dans ce sens, la valeur de ce livre pour la compréhension de notre temps et surtout de notre monde devient évidente.

Mihaela Alexandra TUDOR
Maître de conférences HDR
Université Paul Valéry



Armand David MENDELSON, *Millau terre d'accueil des Juifs à l'ombre de l'Occupation 1940-1944*, Orizons, Paris, 2010, 306 p.

Armand David MENDELSON, professeur à l'Université de Tel-Aviv, qui a vécu à Millau de 1939 à 1944 s'est dédié à un travail de restitution d'une partie de l'histoire millavoise. Cet ouvrage est un véritable effort de rendre hommage à une ville qui a toujours eu pour vocation la préservation des populations qui se trouvaient en danger. Selon l'enquête menée par Mendelson, cette ville représente non seulement un lieu de refuge, mais également un lieu de mémoire : la mémoire de tous les échanges interculturels depuis la

Préhistoire jusqu'à nos jours. Et surtout un terre d'accueil pour les juifs pendant l'Occupation. Les témoignages, le défilé des images, des histoires racontées, des preuves historiques ou le vécu fruste font de ce livre un véritable document qui enferme une partie de l'histoire récente des juifs dans une ville qui n'est plus une ville, mais « un moyen de communication vers l'avenir qui continuera de remplir la fonction d'ouverture des ponts du passé » (p. 290).



Bénédicte ZIMMERMANN, *Ce que travailler veut dire. Une sociologie des capacités et des parcours professionnels*, Economica, coll. Etudes Sociologiques, Paris, 2011, 233 p.

Bénédicte ZIMMERMANN, directrice d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, propose dans cet ouvrage une perspective nouvelle sur le travail à travers des analyses des pratiques d'entreprises et des récits biographiques. Cette perspective met en question le mythe de la flexibilité, ses

effets pour le monde du travail et ses déclinaisons dans ce monde pour nous proposer finalement un autre regard qui repose sur une conviction que l'auteure assume et statue dès le départ : « le défi à la sécurité des personnes posé par la flexibilité ne peut être envisagé sous un seul angle institutionnel. Parce que la flexibilité modifie simultanément la donne et les attendus de l'action individuelle, de la politique des entreprises et de l'intervention des institutions, la recherche de solutions appelle à intégrer ces trois niveaux... Parce que la flexibilité brouille la ligne de partage entre l'économique et le sociale, au profit d'une emprise croissante du premier sur le second, l'analyse de ses effets appelle un réexamen conjoint du travail comme activité et comme pourvoyeur de statut social » (p. 12-13).



Angels SANTA (éd.), *Création littéraire et féminité chez Roger Martin du Gard*, Peter Lang, Bern, 2011, 261 p.

Angels SANTA, professeure de littérature française à l'université de Lleida en

Catalogne, Espagne, rassemble dans cet ouvrage les textes du colloque international portant sur la littérature populaire et l'étude de la féminité qui se trouvent au cœur de l'œuvre de Roger Martin du Gard. Deux volets s'ouvrent au lecteur : d'une part, une réflexion plurielle sur « la problématique de la création littéraire, sur les influences de l'histoire littéraire sur l'imaginaire de l'écrivain, sur la force de la réalité et du peuple dans son inspiration et reflète ses hésitations, ses recherches comme créateur et comme critique » (p. 4) et, d'autre part, une réflexion complexe sur la femme et ses rapports avec « la problématique populaire : les chercheurs ont privilégiés les femmes de l'univers martinien caractéristiques du romanesque populaire... » (p. 4). L'ensemble des contributions privilégie ces deux volets essentiels dans l'univers de Roger Martin du Gard.

